

# **De passeur de mots à médiateur de sens. Affronter les risques méthodologiques d'une interprétation anthropologique de la quête identitaire des Sourds**

**Charles Gaucher, Ph.D.**

---

Université de Moncton

## **Résumé**

Réfléchir sur une identité différenciée expose les chercheurs ne se reconnaissant pas dans cette identité à certains « risques méthodologiques ». L'objectif de cet article est d'aborder deux de ces risques prédominants dans les recherches sur l'identité sourde. Ces risques ont des incidences éthiques et épistémologiques qui impliquent que les chercheurs externes aux communautés identitaires comme celle des Sourds doivent « s'engager » avec les membres de ces communautés et prendre position face aux revendications identitaires de ceux-ci. Le présent article tente d'explorer en quoi le rôle de médiateur est une position mitoyenne qui évite de poser un regard désincarné sur les identités différenciées tout en offrant la possibilité au chercheur de remettre en question les essentialismes propres aux quêtes identitaires telles que celles des Sourds.

## **Mots clés**

IDENTITÉ DIFFÉRENCIÉE, RÔLE DU CHERCHEUR, ACCESSIBILITÉ AUX DONNÉES, CRÉDIBILITÉ DES DONNÉES, COMMUNAUTÉ IDENTITAIRE, SURDITÉ

## **Introduction**

L'indifférence n'est pas une forme de reconnaissance passive; c'est la condition de base d'une rupture qui masque souvent une intolérance inavouée. Le fait de négliger certaines problématiques, et les populations qui les vivent, n'est donc pas en soi un acte anodin. Il révèle un malaise, un inconfort face à certaines dynamiques et à certaines catégories de personnes. S'adresser à celles-ci, entre autres par le biais de la recherche, ouvre un dialogue qui implique une prise de parole et un engagement à rendre dicible ce qui est invisible au sens commun ou encore dissimulé derrière les certitudes les plus

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 28(3), 2009, pp. 6-18.

CONTRIBUTION DE LA RECHERCHE QUALITATIVE À L'ÉMANCIPATION DES POPULATIONS NÉGLIGÉES

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>

© 2010 Association pour la recherche qualitative

ethnocentriques qui animent la pensée ordinaire. Cette prise de parole du chercheur qui tente de briser l'indifférence pose toutefois problème; surtout si elle est faite à l'aide des mots d'un groupe identitaire auquel il n'appartient pas.

Cette nouvelle façon de se pencher sur l'identitaire soulève d'emblée une interrogation de fond qui dépasse, mais qui reste attachée, aux préoccupations liées au « comment » produire des connaissances de cette nature, englobées habituellement sous le terme générique de « qualitative ». Qui peut parler de qui et au nom de quoi? Cette double question, qui fait partie des interrogations ayant, dans les dernières années, plongé les sciences sociales dans une incertitude axiologique, est celle à laquelle plusieurs chercheurs se butent lorsqu'ils entreprennent de réfléchir sur des groupes de personnes qui revendiquent des droits à partir d'une identité différenciée. Question qui est d'autant plus présente lorsque le groupe considère que le chercheur qui tente d'interroger leur différence fait partie des « dominants » ou des « oppresseurs » qui empêchent justement leur émancipation identitaire. On assiste alors bien souvent à une remise en question constante de la légitimité et des intentions du chercheur dont les travaux sont souvent perçus comme intrusifs et susceptibles de fragiliser les revendications du groupe. Étudier l'expérience des Sourds au Québec m'a plus d'une fois confronté à ces remises en question qui ont des incidences méthodologiques importantes.

Réfléchir sur une identité différenciée à partir des conceptions endogènes au groupe où elle prend forme expose les chercheurs ne se reconnaissant pas dans cette identité à certains « risques méthodologiques ». Deux de ces risques prédominants dans les recherches sur l'identité sourde que j'ai menées seront abordés. Le premier de ces risques est relatif à l'accessibilité des données qui implique la création d'un lien de confiance avec les Sourds. Le deuxième est quant à lui relié à la crédibilité accordée par les militants-experts aux recompositions identitaires produites par le chercheur. Ce risque doit être surmonté par une prise de position critique qui favorise l'adhésion de ces militants-experts sourds et qui ouvre le dialogue sur leur différence. Ces deux risques impliquent que les chercheurs externes aux communautés identitaires doivent « s'engager » avec les membres de ces communautés et prendre position face aux revendications identitaires de ceux-ci. Le rôle de médiateur est à mon sens une position mitoyenne qui évite de poser un regard désincarné sur l'identité tout en offrant la possibilité au chercheur de remettre en question les essentialismes propres aux quêtes identitaires telles que celles des Sourds.

Avant d'aborder ces deux risques méthodologiques, dont les incidences éthiques et épistémologiques sont évidentes et difficiles à traiter comme des enjeux séparés, un bref retour sur la notion de réflexivité est nécessaire pour

expliciter la position de médiateur que j'ai adoptée afin d'aborder l'identité sourde. Également, quelques précisions sur ce que sont les dynamiques identitaires sourdes seront exposées afin de brosser un rapide portrait des tensions qui sont actuellement à l'œuvre dans l'étude de cette identité.

### **Préambule théorique : réflexivité et médiation**

La notion de réflexivité est devenue autant une exigence scientifique qu'une condition anthropologique. La réflexivité comme « conséquence de la modernité » (Giddens, 1994), en se radicalisant, impose aux penseurs du social un regard sur les dynamiques sociales qui se doit de refléter le mouvement, les changements de perspective et les réinterprétations des acteurs sociaux compris à la fois comme produits et producteurs de ces dynamiques. La production de connaissance est pour ainsi dire happée par cette réflexivité puisqu'elle est aussi incluse dans cette mobilité du social. Cette radicalisation de l'idée de réflexivité moderne a indubitablement donné lieu à une révision majeure des postures épistémologiques contemporaines employées pour comprendre l'humain. Toute connaissance produite sur le social doit ainsi tenir compte de la « révision constante »<sup>1</sup> des acteurs, tout en se considérant elle-même comme participant à ces révisions.

Mais comment réaliser ce tour de force qui consiste à allier des exigences éthiques, épistémologiques et méthodologiques remettant constamment en question la position normative de la science, son objectivité transcendante et sa procédure fixe et immuable? Les milieux de la recherche qualitative ont tenté, depuis la deuxième moitié du XXe siècle, de faire valoir, entre autres à travers diverses méthodologies, que l'utilisation des propres mots de ceux qui vivent les dynamiques sociales interrogées sont la clé permettant l'accès aux « révisions constantes » des acteurs, en dehors d'une imposition des lectures et permettant une recomposition rendant explicite la dimension interprétative des connaissances produites. Histoire de vie, étude de cas et récits de pratiques sont graduellement devenus des vecteurs ayant permis aux sciences sociales d'aborder l'exigence de réflexivité sans renoncer à produire des connaissances sur le social.

Pour le chercheur qui veut aborder empiriquement les identités différenciées à partir d'une mise en valeur des discours autoréférentiels, la réflexivité implique qu'il « entre » dans la révision de l'Autre tout en parlant de son altérité dans des termes reconnaissables tant par les personnes qui vivent cette identité que par le reste de celles qui la voient exister, qui la côtoient, qui la « dominant » ou qui « l'oppriment ». Et ceci, sans se contenter d'exposer mot pour mot les façons dont les « différents » ont d'expliquer leur altérité, au risque de voir le travail du chercheur réduit à une technique de traduction, voire

de transcription. L'interprétation est donc nécessaire à la recombinaison des identités différenciées, bien qu'on la voudrait souvent absente ou du moins la plus discrète possible. À l'image de ce qui se joue au sein des sociétés individualistes, l'authenticité de ces identités devrait être dévoilée, exprimée, plutôt que construite, ce qui risquerait toutefois de les rendre indicibles.

### ***De la légitimité à l'intelligibilité***

Une posture méthodologique qui veut aborder l'identitaire comme une recombinaison non statique de l'expérience de personnes à partir des référents propres à un groupe spécifique suppose donc la nécessité de dire « avec les personnes », selon leur perspective, tout en faisant en sorte que cette lecture particulière soit potentiellement reconnaissable à l'extérieur du groupe. Il n'est pas ici question de refaire un tour d'horizon critique des conditions de fiabilité et de validité des recherches qualitatives, mais plutôt de voir en quoi les enjeux sociaux qui sont en amont et en aval de ces préoccupations méthodologiques présupposent une exposition à des problèmes de légitimité et d'intelligibilité. À l'inverse de ce que les manuels de méthodologie enseignent, le thème de l'identité ne pose pas un problème de légitimité scientifique et d'intelligibilité des connaissances produites pour les personnes vivant cette identité, mais plutôt de légitimité face aux populations étudiées et d'intelligibilité scientifique. Ce qui est en jeu dans les recherches sur l'identité sourde est de se rendre à la fois acceptable aux Sourds et compréhensible pour le reste de la population (ce qui inclut la communauté scientifique). Légitimité endogène et intelligibilité exogène doivent, dans le cadre des réflexions sur ces identités, s'emboîter afin de ne pas trahir ce qu'est l'Autre tout en permettant de rendre son altérité envisageable par un « eux » qui est, dans le cas des Sourds, rassemblé sous l'ethnonyme d'« entendant ». Quiconque refuse l'existence des « entendants », sous prétexte que ce référent ne renvoie à aucune identité revendiquée ou même ressentie, se voit immédiatement exclu du monde identitaire sourd. Toutefois, l'utilisation de ce nom pose en soi un problème de compréhension évident pour tous les non-initiés et un défi analytique se devant de rendre compte de la portée réelle et objective du concept tout en explicitant sa nature symbolique. Ce double souci de légitimité et d'intelligibilité place souvent le chercheur qualitatif dans un rôle qui exige des allers et retours dans les conceptions propres aux mondes de références qu'il se doit de mettre en dialogue. C'est en ce sens que la notion de médiateur doit être comprise, entendu ici que ce rôle suppose le désir de briser l'indifférence et de s'adresser à la négligence au sens fort du terme. Cette position de l'entre-deux oblige toutefois le chercheur à produire des connaissances à travers plusieurs types de contraintes. Avant d'aborder deux de celles-ci, un bref survol de ce qu'est le monde identitaire sourd s'impose.

### **Contexte identitaire : qui sont les Sourds?**

Cette question, qui soulève souvent l'indignation des défenseurs d'une rectitude politique naïve, suppose en fait une quête identitaire relativement singulière regroupant des personnes ayant un corps différent, mais surtout une façon d'être différente. Ce sont des individus qui vivent avec une surdité, qui utilisent une langue signée et qui se sentent affiliés à une communauté sourde. La figure identitaire du Sourd regroupe des personnes qui, en tentant de renverser le stigmate attribué à leur différence, ont essayé de redéfinir leur différence à partir d'une spécificité linguistique afin de rejeter le plus radicalement possible l'étiquette de « personne handicapée » qui leur est souvent accolée. Concrètement, cela signifie que les personnes se reconnaissant dans cette identité se sentent généralement appartenir à une communauté particulière, voire à une culture spécifique<sup>2</sup>. Sentiment qui est alimenté et issu d'un haut taux d'endogamie chez les Sourds et d'un réseau de socialité dynamique et souvent exclusif. Plusieurs Sourds se sentent ainsi appartenir à une même « famille » qui prend à la fois des allures de cercle de soutien, de groupe de revendications politiques ou encore de communauté ethnique.

Cette appartenance est possible d'abord et avant tout parce que les Sourds se définissent dans un rapport de mise à distance avec l'« entendant » dont on ne peut rendre compte qu'imparfaitement puisque l'idée même d'une « communauté des entendants » n'a aucun sens en dehors des logiques identitaires sourdes. Cette mise à distance est toutefois fondamentale à l'identité sourde. Il ne suffit pas de vivre avec une surdité et d'utiliser une langue signée pour être Sourd : ne sont Sourds que ceux qui conçoivent la différence Sourd – entendant comme une vérité sociologique indéniable. C'est cette dyade Sourd – entendant qui transpose sur la scène symbolique une différence ontologique (Gaucher, 2009) à la base de laquelle l'identité sourde peut exprimer une quête d'authenticité, pour reprendre les mots de Charles Taylor (1998). D'autres niveaux sont à l'œuvre dans la composition de cette identité différenciée, mais la dyade Sourd – entendant sous-tend toutes les conditions de possibilité de l'identité sourde.

Les Sourds ne peuvent ainsi être compris que si on accepte qu'il existe des entendants. Ces entendants ne se connaissent toutefois pas, mais leur reconnaissance est essentielle aux revendications identitaires sourdes. Sur le plan politique, cette logique est généralement bien vécue. Sur le plan scientifique, et si on veut sortir du champ normatif des militants-experts sourds, la production d'un savoir légitime pour les Sourds et intelligible pour les entendants doit être composée de conceptions proprement sourdes, mais dans des mots qui font référence à un univers de sens commun. Ce qui a impliqué,

dans le cas des dynamiques identitaires sourdes que j'ai étudiées 1) une traduction des mots exprimés par les Sourds de la langue des signes québécoise au français littéraire ainsi qu'une mise en image des signes traduits<sup>3</sup> et 2) une interprétation critique des discours identitaires révélateurs d'une expérience particulière, mais aussi d'une rhétorique propre aux revendications sourdes.

Une réflexion sur l'identité sourde, si elle veut éviter les écueils de la rupture et de l'indifférence, implique donc une recomposition des quêtes d'authenticité qui passe justement par la nécessité de rendre compte du point de vue de l'acteur, mais qui valorise aussi la mise en dialogue de cette identité différenciée avec les systèmes au sein desquels elle cherche à être reconnue. Les récits d'expériences sont un des outils qui peuvent être utilisés pour ce faire, mais qui comportent des risques méthodologiques avec lesquels les chercheurs doivent composer sans tenter de les contourner, ni de les ignorer.

### **Premier risque - Un accès difficile aux données : l'enjeu de la confiance**

Le premier risque méthodologique inhérent aux réflexions portant sur les identités différenciées, tel que l'identité sourde, est relatif au problème de l'inclusion du chercheur dans les dynamiques sociales au sein desquelles s'exprime cette identité. L'accessibilité aux données relatives à des figures identitaires comme celle du Sourd n'est jamais une question banale, surtout pour les chercheurs ne se reconnaissant pas dans cette identité. La possibilité de dire à partir des conceptions propres aux personnes est donc d'emblée mise à mal par les difficiles points de contact qui sont toujours à rétablir avec la communauté sourde. Si, d'un point de vue strictement académique, il ne s'agit que d'adopter les bonnes techniques, les réflexions empiriques portant sur les communautés identitaires posent des défis méthodologiques majeurs : il ne s'agit pas uniquement de clamer une démarche de terrain basée sur l'observation participante et les entrevues pour que se disent les membres de ces communautés. L'intrusion scientifique n'y est que rarement bienvenue, réflexe communautariste qui a l'avantage de décourager les efforts de recherches dont les motivations pourraient être douteuses ou mal intentionnées, mais aussi de mettre un écran entre tous les efforts de mise en dialogue. Ce court extrait de mes notes de terrain illustre cet écran qui, plus d'une fois, a complexifié, voire rendu impossible, l'accès à des données de première main auprès de la communauté sourde.

(...) Nous avons tous mangé ensemble et plusieurs m'ont posé des questions en détail sur mes travaux. De retour à la salle, une petite activité sur les perceptions et les représentations a été organisée. Le jeu consistait à observer le comportement de joueurs de cartes et de décrire

ensuite ce que chacun paraissait représenter. Ensuite, il y a eu un jeu de téléphone arabe version LSQ. Le nombre de joueurs, pour les deux activités, étant impair, il y avait une personne de trop. J'ai donc été d'office exclu, comme si de rien n'était. C\* a émis quelques petites protestations à mon exclusion, mais sans plus. (...) (notes de terrain, 2003).

Comment dire quelque chose sur une identité dont les principaux représentants refusent partiellement, et même quelquefois totalement, de s'adresser à nous? Plusieurs de mes interactions avec les membres de cette communauté ont été résumées par la question fatidique : «entendant ou Sourd? ». Ma réponse faisait office de dernier mot<sup>4</sup>. Bien que ce rejet ou ce refus de relation est porteur d'un sens susceptible d'être analysé, il faut avouer qu'il y a là un réel biais : comment saisir de l'intérieur un phénomène duquel on est a priori exclu? L'accès aux données concernant l'identité sourde prend donc souvent la forme d'une longue aventure où rien n'est jamais définitivement gagné, surtout en ce qui a trait en la confiance des principaux intéressés. La question de la confiance teinte toutes les relations avec les entendants, chercheurs ou pas, et marque profondément l'identité sourde. Une confiance qui est souvent fragile et qui ne va pas de soi (Gaucher, 2009).

Cette méfiance envers le chercheur entendant est d'autant plus grande lorsque les personnes sont des militants de la communauté sourde et qu'ils sont officieusement détenteurs d'un savoir normatif sur ce qu'est l'identité sourde. Souvent désabusés par la non-reconnaissance systémique de leurs revendications identitaires, ces leaders de la communauté vont ainsi être réfractaires à la porosité de leur communauté. Ils deviennent ainsi les « responsables » de l'inclusion ou non des entendants au sein du groupe. Ma présence au sein de la communauté sourde, si elle n'avait pas été cautionnée par quelques grands militants, aurait sans doute été de trop jusqu'à la fin. Et encore, étant donné que je n'étais pas un locuteur « naturel » de la LSQ (comme le sont les enfants entendants de parents sourds), que j'étais « entendant » et de surcroît chercheur, mon inclusion aux activités de la communauté a, la plupart du temps, été surveillée, circonscrite et limitée. Encore dernièrement par exemple, lors d'un banquet sourd qui était un événement d'envergure dans la communauté sourde du Québec, je me suis retrouvé à la table des Sourds ayant des incapacités physiques ou intellectuelles ne leur permettant pas ou peu de soutenir une conversation en langue des signes.

L'accès au terrain, au lieu d'expression de l'identité sourde est une chose, être considéré comme un entendant « compétent », condition nécessaire

à la confiance minimale qu'exige une démarche voulant mettre en valeur le point de vue de l'acteur, en est une autre. Une fois accepté comme participant aux activités de la communauté sourde, il reste donc au chercheur à s'inventer compétent pour que le lien se crée et que l'identité sourde lui soit accessible à partir des mots des Sourds. L'attribution du qualificatif « compétent » est bien sûr d'abord tributaire de la capacité à communiquer avec les Sourds dans leur propre langue. Mais le signe « compétent », bien qu'il fasse explicitement référence à des compétences linguistiques, signifie bien plus que la maîtrise de la langue comme telle. Il implique, pour les personnes considérées comme non sourdes, une appréciation de leur sympathie pour les revendications identitaires sourdes. À ce titre, j'ai pu remarquer que certains interprètes ou intervenants travaillant avec les Sourds, même s'ils maîtrisaient bien la LSQ, étaient considérés comme « incompetents » par certains Sourds. L'incompétence de ces entendants sous-entendait surtout qu'ils n'étaient pas estimés par l'ensemble ou par une partie de la communauté sourde, ou encore qu'ils ne partagent pas la façon sourde de concevoir le monde (Gaucher, 2009).

Le degré de compétence qu'on attribue à un entendant signifie clairement jusqu'où ses relations avec les Sourds pourront aller. Ainsi, il ne suffit pas d'apprendre la LSQ pour entreprendre un dialogue avec les Sourds, il faut également « porter allégeance » à la cause, annulant ou, du moins, rétrécissant la portée réflexive de tout effort de compréhension de l'identité qui est ici à l'oeuvre. Une démarche voulant faire état de la complexité de l'identité sourde ne peut pourtant pas être condamnée à l'extériorité. La position du chercheur non-sourd, ou plutôt son engagement envers les revendications sourdes, joue donc un rôle très important dans l'accessibilité aux données concernant la communauté sourde : c'est son niveau de « compétence » qui détermine la confiance accordée, et donc le type et la qualité des données auxquelles il pourra être exposé au sein de cette communauté.

Le rôle de médiateur permet dans ce contexte de concevoir la production de connaissance comme un acte dont les bases reposent sur l'acquisition d'un statut de l'entre-deux, c'est-à-dire celui de l'entendant compétent qui n'est ni celui de l'entendant, ni celui du Sourd, pour comprendre de l'intérieur ce qu'est l'identité sourde. Ce rôle permet de relier les exigences éthiques, épistémologiques et méthodologiques relatives à la nécessité constante de révision, de mobilité critique du chercheur qui tente d'avoir accès à des données qui disent quelque chose de l'identité interrogée. Adopter la position de médiateur, c'est réfléchir aux représentations endogènes de l'identité sourde, sans tenter de devenir Sourd. Il n'est toutefois pas rare que la confusion des statuts règne en cette matière, certains chercheurs étant poussés à tout faire pour être acceptés de la communauté dont ils interrogent les dynamiques



identitaires. Cette confusion ouvre sur un autre risque relié à la crédibilité accordée par les militants-experts sourds aux connaissances produites par le chercheur.

### **Deuxième risque - Le problème de la crédibilité des analyses : l'adhésion des militants-experts sourds**

La normativité qui émane des logiques de revendications identitaires sourdes implique qu'il y ait, dans un processus de recherche qui se veut en rapport dialogique avec les conceptions propres des personnes concernées par cette identité, une adhésion des militants-experts sourds à ce qu'une personne externe au groupe a à dire sur leur identité. Le désir de contrôler ce qui est dit sur eux et ce qu'eux disent sur les autres n'est pas anodin; les Sourds doivent composer à tous les jours avec un écran de communication qui rend l'information plus que précieuse au sein de la communauté sourde (Gaucher, 2007). Vouloir témoigner de l'identité sourde renferme toujours un risque de non-adhésion des militants-experts de la communauté quant aux recompositions identitaires formulées par le chercheur qui sont non conformes aux stratégies de revendications de ces leaders. Expliquer, par exemple, qu'il y a une distance entre ce qui est revendiqué et ce qui est vécu par les Sourds expose le chercheur au danger « d'incompétence ».

Plusieurs voies de contournement à ce risque méthodologique ont été empruntées. Certains auteurs, comme Harlan Lane (1984), ont préféré dire avec la critique sociale, à l'unisson, ce que les Sourds sont et ce qu'ils revendiquent avec une véhémence et une insistance qui caricature presque ce que les Sourds eux-mêmes ont à dire sur leur propre condition. Ce prosélytisme des nouveaux convertis prend même souvent la place d'analyses beaucoup plus nuancées<sup>5</sup> provenant des experts sourds eux-mêmes. Faits étonnants pour quiconque est étranger aux pratiques des intellectuels du milieu et concordant avec cette tendance « ligne de parti », les chercheurs non-sourds, pour légitimer leurs intentions, font souvent « acte de contrition » en formulant de longues et plates excuses en début de conférence : « je ne suis qu'un entendant et pourtant... ». D'autres encore vont accoler à leurs textes des noms d'auteurs sourds, comme pour donner plus de puissance à leurs écrits ou, du moins, pour que leur soit accordée plus de légitimité dans la description de l'authenticité sourde.

À cette première voie de contournement en correspond une autre, refusant toutes formes de compromis ou de rapport de négociation avec les expertises sourdes, qui formule un point de vue totalement externe, tellement qu'il véhicule des idées réifiantes et fausses qui participent souvent, bon gré mal gré, à la critique de certains communautarismes. Après quelques discussions avec des Sourds, par l'intermédiaire de traducteurs, et quelques

incursions dans leur monde, certains chercheurs s'inventent spécialistes de l'identité sourde et tente de formuler une critique de l'hermétisme de cette communauté, ou encore d'en décrire les caractéristiques à partir de conceptions totalement externes aux logiques identitaires sourdes. Ces « entendants incompetents » alimentent la rupture et confortent les acteurs les moins nuancés de la communauté dans leur désir de coupure avec le monde qui les entoure. Coupure qui ne fait qu'augmenter l'indifférence.

Une fois ces deux écueils évités, le souci de crédibilité endogène rend le chercheur non-sourd ambivalent : soit il recompose l'identité sourde dans un constant rapport de négociation avec les militants-experts de la communauté, soit il se contente de produire des connaissances sans se préoccuper de leur portée. Cette dernière option le renvoie souvent à la case départ, c'est-à-dire que son lien de confiance avec la communauté s'effrite et ses analyses doivent être réalisées à partir de matériaux de deuxième main. Pour que les mots soient accessibles, et, plus encore, pour que ces mots aient une portée réflexive, en considérant toujours que la réflexivité est le moteur des sciences sociales, les recompositions identitaires du chercheur doivent susciter l'adhésion des experts-militants de la communauté sourde. La question est maintenant de savoir comment dire quelque chose qui n'est pas qu'une reformulation conforme aux représentations véhiculées par ces experts-militants. L'engagement auprès des communautés comme celles des Sourds implique de comprendre les raisons de la critique sourde, de ses revendications, mais aussi de formuler une analyse qui ne fait pas que confirmer ou assurer la reproduction naïve de cette critique et qui suppose, du moins qui doit prétendre à une meilleure adéquation entre cette critique et le monde dans lequel elle prend forme. Trop souvent, « l'engagement du chercheur » signifie l'alignement de ses positions avec les canons idéologiques qui animent l'identité qu'il tente de recomposer. L'authenticité des données recherchées par cet alignement devient ainsi un moteur pour les stratégies identitaires sourdes dont la crédibilité se calcule selon un rapport - coût et bénéfice, un rapport - action et changement ou encore selon un rapport - intentionnalité et atteinte des objectifs.

La posture que je réitère pour affronter ce risque, voire ce péril, méthodologique veut transcender l'utilitarisme, sans pour autant amputer le chercheur de son « engagement ». En ce sens, le chercheur est un médiateur qui ne doit pas se contenter de faire entrer l'altérité des populations vulnérables dans des boîtes analytiques, et ceci, peu importe qu'elles proviennent ou non d'un processus fondé sur un retour constant aux données de bases, aux acteurs ou aux triangulations les plus « grounded ». Il se doit plutôt de réviser avec les militants-experts les logiques identitaires et communautaires qui critiquent les

étiquettes qui les dévalorisent. Le dialogue prend alors une forme plus ancrée, et surtout, moins menaçante pour les populations qui vivent des situations de vulnérabilité et qui tentent de faire reconnaître leur différence comme un bien à valoriser. La réflexivité doit en ce sens être également porteuse d'une critique de la critique sociale afin de ne pas s'invalider. Il s'agit donc, à mon sens, d'éviter de reproduire des logiques de pouvoir qui visent à alimenter l'indifférence ou à justifier certaines intolérances. Mais pour ce faire, toujours dans la perspective de recomposition d'une identité différenciée comme celle des Sourds, le chercheur non-sourd doit traiter les mots qu'il recueille avec précaution : il ne s'agit pas de répéter objectivement ce que les « différents » disent d'eux-mêmes pour que le dialogue ait lieu. Il faut reconstruire leurs discours à partir de catégories qui ont du sens pour eux et pour ceux qui ne font pas partie du groupe, catégories qui doivent susciter l'adhésion des militants-experts sans pour autant essentialiser la différence qu'ils revendiquent. L'authenticité des identités recomposées dans cette optique n'en sera qu'augmentée, de même que son potentiel dialogique.

### **Conclusion**

La recomposition d'identités différenciées selon la perspective de l'acteur à partir de ses propres mots expose les chercheurs à des risques méthodologiques qui impliquent nécessairement une prise de position éthique et épistémologique. Le chercheur non-sourd abordant l'identité sourde exemplifie comment cette prise de position doit jouer sur deux paliers à la fois : rendre fidèlement ce qui a été dit tout en produisant une interprétation intelligible de ce qui a été dit. Retour de la question de l'adéquation entre le savoir produit et les dynamiques sociales interrogées, ces deux exigences poussent les chercheurs engagés à dépasser le rôle de passeur de mots pour adopter celui du médiateur de sens dans leurs façons d'aborder le terrain et de lui donner une signification.

Aborder les revendications communautaires et les constructions identitaires qui en découlent place les chercheurs dans un entre-deux. D'une part, ils doivent se lier pour avoir accès aux données et pour que leurs recompositions soient « authentifiées » par les militants-experts du groupe. D'autre part, ces personnes qui formulent les revendications identitaires veulent savoir quel est le verdict du chercheur, comme si celui-ci était une lecture déracinée de leur identité, réalité qui est conçue, du moins chez les Sourds, comme transcendante. On interroge alors le chercheur; d'abord pour connaître la position du chercheur « De quel côté es-tu? » et puis pour savoir ce qui est vrai « Oui, mais dis-nous si nous avons raison! ». La quête de vérité, d'authenticité identitaire, sous-jacente à ces dynamiques sociales fait en sorte

que la position de médiateur est inconfortable tant pour le chercheur que pour ceux qui lui permettent sa réflexion. Résister à la tentation de dire du « vrai » pour dire du « most sophisticated » (Guba & Lincoln, 1989) introduit de la suspicion, pire ennemi de l'anthropologue qui veut comprendre « de l'intérieur » des dynamiques desquelles il est d'emblée un acteur externe. Pourtant, c'est une gageure à prendre pour sortir de certaines impasses normatives du positivisme et éviter de réduire l'identitaire à ses aspects prédictibles et contrôlables. Et ceci, parce que l'identitaire échappe et doit continuer d'échapper aux logiques rigides de séquestration de l'expérience humaine, qu'elles soient communautaristes ou individualistes. Dire la flexibilité de l'identité sourde préserve la possibilité de contact, de dialogue et d'échange entre des « eux » et des « nous » qui sont nécessaires, mais qui ne doivent pas être essentialisés. Le rôle de médiateur dans la recomposition de l'identité sourde permet de faire face à certains risques méthodologiques et devient du même coup une posture garante d'une « sophistication » des connaissances portant en elle les conditions de légitimité et d'intelligibilité qui devraient, je l'espère, permettre de mieux aborder, surtout sur le plan politique, les enjeux liés à l'existence de Sourds comme réalité sociohistoriquement construite.

## Notes

<sup>1</sup> « La réflexivité de la vie sociale moderne, c'est l'examen et la révision constante des pratiques sociales, à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes, ce qui altère ainsi constitutivement leur caractère (Giddens, 1994, p. 45) ».

<sup>2</sup> De nombreuses études ont documenté ce sentiment identitaire entre autres aux États-Unis (dont la plus célèbre est celle du psychologue Harlan Lane (1984)), en France (avec l'anthropologue Yves Delaporte (2002) ou encore le sociologue Bernard Mottez (1993)) et au Québec (dont les récents travaux de l'anthropologue Nathalie Lachance (2007)).

<sup>3</sup> Palliatif infidèle à la nature non écrite des langues signées.

<sup>4</sup> D'autres chercheurs, dont Harris (1995), font sensiblement les mêmes constats.

<sup>5</sup> Je pense ici aux excellentes réflexions de Carol Padden, une intellectuelle sourde (1988 et 1980).

## Références

Delaporte, Y. (2002). *Les sourds, c'est comme ça*. Paris : Édition de la Maison des sciences de l'homme.

- Gaucher, C. (2007). L'indiscutable différence des Sourds : intégration et pluralisme au sein des mondes occidentaux. Dans S. Vibert, *Le pluralisme dans les sociétés modernes : culture, droit et politique*. Montréal : Québec-Amérique.
- Gaucher, C. (2009). « *Ma culture, c'est les mains* ». *Anthropologie de l'identité sourde au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Giddens, A. (1994). *Les conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan.
- Guba, E.G., & Lincoln, Y.S. (1989). *Fourth generation evaluation*. Londres : Sage.
- Harris, J. (1995). *The cultural meaning of deafness*. Angleterre : Avebury.
- Lachance, N. (2007). *Territoire, transmission et culture sourde*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lane, H. (1984). *Quand l'esprit entend. Histoire des sourds-muets*. Paris : Odile Jacob.
- Mottez, B. (1993). Les Sourds existent-ils? *Psychanalystes : revue du Collège de psychanalystes*, 46/47, 49-58.
- Padden, C. (1980). The deaf community and the culture of deaf people. Dans C. Baker, & R. Battison, *Sign language and the deaf community : Essays in honor of William C. Stokoe* (pp. 89-103). Silver Spring (MA) : National Association of the Deaf.
- Padden, C., & Humphries, T. (1988). *Deaf in America : Voices from a culture*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.
- Taylor, C. (1998). *Les sources du moi*. Montréal : Boréal.

**Charles Gaucher** est professeur à l'École de travail social de l'Université de Moncton. Docteur en anthropologie diplômé de l'Université Laval, il a travaillé avec plusieurs associations impliquées dans la défense et la promotion des droits des personnes handicapées. Ses travaux de recherche portent principalement sur l'identité et les communautés sourdes du Canada. Il vient de publier un ouvrage aux Presses de l'Université Laval intitulé : « *Ma culture, c'est les mains* ». *La quête identitaire des Sourds au Québec*.